

Christian Simatos

Essaim N°30. Présentation chez Tschann 23 septembre 2013

Lisez ce livre, vous allez tremper dans le savoir-faire, en vous plongeant dans le bain, vous saurez l'essentiel, qui vous aurait échappé à rester sur le bord en observateur.

D'ailleurs il n'y a nul besoin d'un livre pour en apprendre sur notre savoir-faire, en quelques mots vous pouvez savoir à peu près tout, par exemple : disponibilité, tact, scansion, équivoque. Ce que je vous dis là n'est en fait qu'un moyen de me dérober parce que je suis un très mauvais observateur et je ne vais donc pas pouvoir vous donner un commentaire éclairé de chaque article mais je vais essayer de vous livrer quelques réflexions ou remarques qui me viennent après avoir refermé le livre depuis un certain temps.

Lorsque vous survolez le champ de la psychanalyse, le thème du savoir-faire se fond continuellement dans les replis de la théorie et de la pratique, on a le plus grand mal à en saisir le contenu et généralement on s'en tire en le rapportant aux impératifs de la doctrine, sauf que chez nous doctrine et impératifs sont plutôt antinomiques. Cette difficulté n'est pas mince. Au fond, maîtriser la question du savoir-faire reviendrait à pouvoir s'expliquer sur ce que signifie « être psychanalyste » et vous savez bien qu'il est pour le moins risqué de s'avancer dans cette voie.

Quand j'ai demandé à Erik Porge pourquoi s'adresser à moi qui ne suis pas de son entourage de travail, il m'a répondu que mon propre savoir-faire était une raison suffisante, comme s'il allait de soi que je puisse savoir quelque chose de mon propre savoir-faire mais c'est justement là que ça achoppe. Je préfère ne pas penser à mon propre savoir-faire de crainte de le voir se réduire à un procédé. La leçon est peut-être qu'on ne peut pas vraiment entrer dans le savoir-faire d'un analyste, en revanche on l'en crédite et c'est peut-être le meilleur moyen de lui donner consistance.

A ceux qui ont choisi ce thème il n'avait sûrement pas échappé que le mot lui-même comporte des résonances assez contradictoires. Le savoir-faire de l'artisan est de toute évidence une qualité par laquelle il peut se montrer à la hauteur de sa tâche pour autant qu'il en apporte la preuve tangible dans son ouvrage. Le savoir-faire d'un escroc est moins honorable mais il en apporte

aussi la preuve à sa façon quand il réussit à ne pas se faire pincer ou même en se faisant pincer pour le plaisir d'inscrire son nom sous sa performance. Quant aux activités dites intellectuelles leur savoir-faire est une notion bien imprécise, on pourrait dire que c'est la capacité à réunir les conditions d'une avancée en sachant cribler le matériel approprié qui sera mis au travail. Concernant le psychanalyste pris du point de vue du dehors savoir-faire peut aussi bien comporter une résonance triviale et évoquer le petit commerce de la clientèle que renvoyer à l'idée plus obligeante du talent qu'on prête au supposé connaisseur des défilés de l'âme. En réalité, dans notre domaine savoir-faire est peut-être bien un substantif trompeur, c'est du moins une première impression qui se dégage à la lecture de ces textes. On y trouve entremêlés savoir et manière d'en user qui sont déclinés par l'agent lui-même, c'est le psychanalyste qui se fait décrypteur de son acte et c'est ce qui donne à ce livre la tournure d'une aventure très prenante. Chacun s'y emploie à sa façon, et de façon le plus souvent très convaincante, à mettre la main sur un savoir-faire qui échappe parce qu'il ne peut pas se satisfaire d'être su, parce qu'il perd sa qualité de savoir-faire dès que fixé dans le savoir. Mais loin de susciter du découragement devant cette fuite de l'objet c'est cette fuite en elle-même qui prend les rênes et tire chaque auteur vers ce que je me permettrai d'appeler son désir, son désir d'analyste et j'emploie le mot sans le rabattre sur le jargon ordinaire parce qu'il ressort vraiment de ces textes, il y fait sentir sa mise en jeu authentique alors même qu'il n'y est presque pas mentionné. Nous devons bien reconnaître que si notre pratique possède son objet propre cet objet subvertit le savoir-faire. Si ce que nous appelons ainsi décrit les opérations de la pratique prises dans leur ensemble sa mise à plat est si malaisée qu'on pourrait être tenté de se tourner vers l'art, l'art est d'ailleurs mentionné dans le livre à propos de la calligraphie chinoise. Si nous parlions d'art on éviterait, on pourrait contourner la difficulté d'en découdre avec le savoir-faire mais ce ne serait pas sage, on ne va pas remettre à l'art ce qui nous échappe d'un savoir que Freud rêvait de ranger dans la science. Et Lacan lui-même a donné suite au rêve de Freud, il n'a jamais cessé de se mesurer à la science, il n'y rangeait pas la psychanalyse mais sa question tournait autour de l'impossible de parvenir à s'y égarer. Alors où va-t-on la ranger ? A vrai dire mieux vaut écarter cette méchante question, la

psychanalyse n'est pas prête à se ranger ni à se laisser ranger, au moins faut-il l'espérer.

Lui, Lacan, il tenait que "les psychanalystes sont les savants d'un savoir dont ils ne peuvent s'entretenir", et que c'est la raison pour laquelle ils ont tellement besoin de s'organiser en associations ! Dans le n°1 de Scilicet (p.59) il nous dit que l'analyste s'associe "à ceux qui ne partagent avec lui le savoir qu'à ne pas pouvoir l'échanger", et, si j'ai bien compris, ce savoir ne peut pas s'échanger faute de démonstration quant à sa vérité, et le rêve est justement de parvenir à démontrer, de ne pas en rester à la monstration, d'où un sérieux problème, avec quelques conséquences probables non négligeables quant à l'avenir de l'analyse et donc de son savoir-faire. C'est pourquoi il faut insister, il faut persister, ce qui en termes lacaniens se dit « essayer d'écrire le rapport sexuel ». Je le cite :« *Sans essayer ce rapport de l'écrire, pas moyen en effet d'arriver à démontrer qu'il est impossible à écrire, soit que c'est en cela qu'il n'est pas affirmable mais aussi bien non réfutable : au titre de la vérité* ». □ (Note aux Italiens, Ornica n°25 p.9). On aura beau faire remarquer que le savoir dont il est question ici n'est pas à proprement parler ce qui fait savoir dans le savoir-faire il reste que celui-ci y est subordonné, ne serait-ce que par inversion : il faut apprendre à savoir ne pas savoir, ce n'est qu'une formule mais elle rend compte de ce qui soutient le fameux désir de l'analyste à condition que ce mot ne soit pas qu'un semblant tenant lieu de manque à être. Ceci étant dit les analystes s'entretiennent quand même, cette réunion en témoigne, mais ça ne contredit pas l'assertion de Lacan, le savoir que ce livre donne à partager il n'est pas prouvé qu'il puisse s'échanger au titre de la vérité. Néanmoins nous pouvons lire ce livre autrement et reconnaître que notre savoir-faire n'est pas du tout un substantif trompeur, que c'est tout le contraire, puisqu'il associe deux verbes dont la mise en acte par un analyste n'aurait aucun sens s'ils étaient engagés séparément, elle ne serait pas concevable sans ce trait d'union. En ce sens on peut dire que le substantif savoir-faire est tout spécialement approprié à la psychanalyse puisqu'il décrit en un seul mot ce que tous nos efforts ne parviennent pas à expliciter absolument.

Parmi les questions souvent abordées je n'ai pas été surpris de rencontrer celle des séances courtes. Même si c'est un peu vulgaire je les appelle

comme ça plutôt que séances à durée variable parce qu'elles sont pratiquées à l'ombre d'un concept protecteur, la fameuse scansion qui est comme la pointe efficace de l'application de la théorie. Je prends cet exemple pour ce qu'il a de typique au regard de la problématique du savoir-faire. Toute la théorie rend compte de façon cohérente de la valeur pratique, valeur d'usage, de la scansion, si ce n'est qu'elle finit par se heurter, en quelque sorte à elle-même. En raison de ce que la parole s'institue dans une coupure on la coupe, en escomptant ainsi la lui faire goûter, à quelqu'un auprès de qui pourtant on est censés se prêter à ce qu'il a à dire, y compris des choses qui ne nous intéressent pas, pour ainsi dire des choses qui gâchent le temps, et nous savons bien que notre pratique a à faire essentiellement au temps. Lacan par exemple, se fait fort, grâce à ce procédé, d'avoir fait accoucher son client "de fantasme de grossesse anale dans un délai où autrement nous en serions encore à écouter ses spéculations sur l'art de Dostoïevski." Nous pouvons parfaitement comprendre cela mais notre position de base n'est-elle pas de nous défier de notre jugement et de ne pas mesurer les propos de notre patient à l'aune de nos propres convictions? D'ailleurs le même Lacan sera amené plus tard à privilégier la chasse à l'homophonie et aux "bouts de réel" qu'elle comporte, si bien qu'on ne voit pas pourquoi un discours sur l'art de Dostoïevski ne produirait pas des bouts de réel. En fait on le comprend très bien, il y a des discours bouche-trou et l'acte analytique est censé y introduire un certain ratage qui en fasse entendre la vérité, mais alors cela se paie dans le transfert et il n'est pas dit que le sujet ne va pas y trouver matière à renforcer son lien et, pourquoi pas, à se mettre lui-même paradoxalement en devoir de devenir analyste.

Sur cette question il n'est pas aisé de trouver ses marques assez clairement pour pouvoir les transmettre. On pourrait penser que, dans le cas limite des séances ultra courtes du dernier Lacan, trouver ses marques à leur endroit ne fait plus vraiment question puisqu'elles s'imposaient dans une quasi routine, mais ce n'est pas si simple, un Lacan pouvait sans doute en remettre sur la routine précisément pour ne pas y céder. Là était son style. D.Simonney en notant qu'il n'avait pas théorisé ces séances ultra courtes semble les écarter poliment pour pouvoir en distinguer la séance à durée variable plus ouverte à la problématique du savoir-faire.

Simone Wiener note la définition du dictionnaire: le savoir-faire est habileté à réussir ce que l'on entreprend. Evidemment comme tout ce qui relève du dictionnaire on y substitue un mot à un autre si bien que ce livre aurait pu aussi bien s'appeler l'habileté du psychanalyste, mais on entend tout de suite que savoir-faire est à la fois plus riche de significations et plus noble, je laisse de côté l'escroquerie, pas celle de l'escroc que j'ai mentionnée à l'instant, mais celle que Lacan amène dans son discours pour nous provoquer à l'autocritique, je l'écarte parce qu'elle ne concerne pas du tout le savoir-faire pris dans son sens restreint d'habileté, pour tout dire je l'écarte aussi parce qu'elle ne vaut qu'à la condition de ne pas en faire tout un plat. Simone Wiener choisit habileté pour désigner l'aptitude à repérer le moment opportun comme le choix du contenu de l'intervention de l'analyste. Son propos est de faire valoir, à juste titre il me semble, ce qui dans cette intervention relève de l'humour et du witz mais l'humour est-il de l'ordre du savoir-faire ? Il est certain qu'un analyste qui ne manque pas d'humour saura en user avec habileté mais qu'advient-il alors des analyses qui ne se déroulent pas sous ce régime faute d'humour chez l'analyste ? Si le savoir-faire résulte de ce que l'on a appris peut-on dire que l'humour s'apprend ? Je vais m'avancer sans doute imprudemment en suggérant que ce n'est pas exclu, qu'il n'est pas exclu qu'à l'épreuve de l'analyse, en raison du recul qu'on y prend par rapport à soi-même, puisse s'éveiller quelque chose de l'ordre de l'humour participant ainsi de la formation de l'analyste. Quelque chose de cet ordre se laissait percevoir chez Lacan plutôt que l'humour proprement dit ; de l'humour j'ai l'impression qu'il avait le souci plus que le naturel.

Il n'empêche que l'angoisse peut se tapir sous le masque de l'humour, André Lacaux le note à propos de Beckett mais je ne crois pas que cela ait été le cas de Lacan. Toutefois l'angoisse de l'analyste n'est pas forcément antipathique à son entreprise.

La difficulté que je rencontre dans cette courte présentation reflète celle rencontrée par les auteurs, c'est une difficulté quasi inévitable à décrire un savoir-faire supposé autorisé et garanti par la théorie mais qu'on peine à repérer dans son expression clinique. En fait, la théorie impose toujours plus ou moins son sceau conceptuel sur la description d'un savoir-faire qui ne

parvient pas vraiment à s'en distinguer. Nicolas Guérin (p.25,26) s'explique très clairement sur ce point, il s'agit de ne pas réduire le savoir-faire à la factualité de la pratique. Il faut l'associer à la conception « intime » que se fait un sujet des suites de sa propre cure, de son acte et même de l'inconscient. Elle sonne juste cette référence à l'intime de la position du psychanalyste, mais ce qu'elle définit est assez impénétrable, obligeant cet auteur à la déplacer du côté du style, et du style, je cite, comme « syntone à la conception que l'analyste se fait de l'interprétation au sens où Lacan l'entendait », et nous voilà donc remis entre les mains de la doctrine ? Pas vraiment en fait parce que N.Guérin ajoute ici qu'il s'agit d'une ligne d'horizon et là il ouvre une vraie question lorsqu'il précise que c'est en fonction de cette ligne d'horizon que la tactique de l'interprétation du psychanalyste est indissociable de sa politique (comme il est dit dans La direction de la cure et les principes de son pouvoir). Ce mot de politique, pas si fréquent dans notre idiome, il se rapporte ici pour Lacan à l'idée qu'un psychanalyste se fait de sa tâche et qui ordonne sa pratique, ce pour quoi il ferait mieux, dit-il, de se repérer sur son manque à être que sur son être.

De son côté Vincent Clavurier soulève une question proche p.99. Il oppose une approche aliéniste où la pensée se prend en bloc, qui fait se perdre l'attention aux signifiants qui la trament, à une approche qui porterait attention exclusive aux signifiants sans prendre en compte la dynamique ou la topologie singulière de la parole. Il s'agit là, dit-il, d'une difficulté propre au savoir-faire, aux conséquences notamment techniques que seule l'expérience *aiderait* à éclairer. Je note le conditionnel et je remarque que là précisément se situe la difficulté : comment rendre compte de l'expérience en en faisant valoir « la dynamique ou la topologie singulière de la parole » ?

En m'efforçant de dégager ce qui serait le signifiant maître de ces textes ou pour le dire plus simplement en choisissant parmi les quelques termes auxquels n'échappe presque aucun auteur on en trouve un qui va plus loin qu'un terme répertorié, c'est un signifiant qui, si je puis dire, émane des écrits eux-mêmes, je parle de l'équivoque. Je ne dis pas, bien sûr, que ces travaux sont équivoques mais il me semble que les auteurs ont cette boussole en commun. Je me permets ce terme parce que rien n'est moins équivoque qu'une boussole et que toute la problématique du savoir-faire peut se résumer

dans l'habileté à se servir d'une boussole qui n'indique pas le nord. Jean-Louis Sous va très loin dans sa tâche de nous dire la vérité de l'équivoque jusqu'à nous montrer que l'équivoque elle-même peut n'être qu'équivalence parasite et qu'elle doit entrer en résonance pour mériter son nom. Mais quand survient le mot « résonance » aujourd'hui dans notre musique lacanienne ce n'est pas seulement pour évoquer un reflet de la pensée ou pour équivoquer avec la « raison » mais aussi pour faire appel à ces bouts de réel captés à travers la « motérialité » qui fait la matière de l'inconscient. Il s'ensuit que le savoir-faire se trouve gagné par une attention spéciale accordée à l'homophonie et aux jeux glossolaliques, d'où le paradoxe d'avoir à ranger dans un savoir-faire qui ne peut aller sans refléter une certaine discipline, quelque chose de foncièrement rebelle à la discipline au prétexte d'en faire ressortir une logique de l'inconscient.

En réalité, comme tout ce qui relève du discours de Lacan, le registre dominant c'est qu'il y est donné moins à comprendre qu'à entendre et la voix n'y était pas pour rien, elle est d'ailleurs d'une certaine façon encore présente dans le texte des séminaires, cela n'exclut évidemment pas le comprendre mais dans cet « entendre », malgré l'apparence, qu'il y ait appel à être suivi n'est pas douteux mais ce n'est pas appel au mimétisme, quelque chose y est même antinomique, je crois même qu'il lui est arrivé de dire : « si vous faites comme moi vous n'avez rien compris ». L'appel à « comprendre » est appel essentiellement à la responsabilité de l'entendeur et cela vaut également pour le savoir-faire de la pratique lequel se répartit en savoir entendre et savoir faire entendre.

De là m'est venue la remarque que, sauf erreur dans ma lecture, une question n'est pas abordée de front, c'est celle du savoir-faire avec Lacan. Il est clair que les réflexions des auteurs ont bourgeonné pour l'essentiel sur le terrain fertile de son enseignement, je suis confondu d'admiration devant l'étendue de leur savoir à cet égard, et justement, c'est là qu'intervient ma remarque, il a bien fallu que s'établisse pour chacun un savoir-faire dans sa fréquentation de cet enseignement, un savoir-faire acquis à force de résister à la commodité du tenant lieu que serait un pur et simple fac-simile de la lettre lacanienne. Là se trouve, il me semble, la source d'une bonne part du savoir-faire dont témoignent les auteurs de ce livre et qu'ils s'efforcent de transmettre. Il s'est

construit au fil d'un cheminement lié à la relation particulière que chacun entretient avec cet enseignement, et plus essentiellement avec son style, un style sous l'effet duquel chacun à sa manière se voit en quelque sorte aspiré vers un savoir insatiable, condition de son propre savoir-faire.